

g) **Anomalies des organes internes.** — Persistance du trou de Botal, anomalies artérielles importantes, multiplicité des reins ou soudure anormale des deux reins, transposition des viscères, aplasie partielle des organes génitaux internes (Pozzi).

Pour compléter l'énumération des anomalies de développement qui s'observent dans toute la série de la dégénérescence, mais à un degré de fréquence beaucoup plus grand chez ceux qui occupent le bas de l'échelle, il convient de signaler encore ici le nanisme et l'infantilisme (Lorain), qui est compatible avec un degré d'intelligence assez élevé, se caractérise par le développement incomplet de l'individu, qui conserve un aspect infantile jusque dans l'âge adulte; les formes sont mal dessinées, la taille plutôt petite, le système pileux rudimentaire, les organes génitaux peu volumineux, la voix grêle. Quant au nanisme, il constitue, lui aussi, un phénomène accidentel, une anomalie due à un vice originel, une monstruosité: il y a des peuples où la taille est peu élevée (Obongos au Gabon), mais il n'y a pas de peuples de nains. Les tentatives de sélection qui ont été entreprises, notamment par Pierre le Grand, pour constituer une race naine, ont misérablement avorté. Les nains sont en général mal constitués pour vivre; souvent rachitiques, quelquefois d'une intelligence assez bornée, ils meurent habituellement jeunes: ce sont bien des dégénérés.

Nous nous sommes attaché à énumérer les diverses malformations physiques qu'on peut rencontrer chez les dégénérés. Toutes n'ont pas la même importance comme auxiliaires du diagnostic de l'état mental. Les plus accusées et les plus graves (déformations monstrueuses de la tête, bec-de-lièvre, pied bot, spina-bifida, etc.) ne sont pas celles qui présentent le plus d'intérêt en clinique psychiatrique. Ces dernières, en effet, se rencontrent surtout aux bas degrés de l'échelle des dégénérescences, chez les idiots notamment: le défaut de développement des facultés intellectuelles est alors assez marqué pour se révéler du premier coup à l'observateur. Il n'en est pas de même aux degrés élevés de cette échelle. Alors la constatation de certaines anomalies physiques vient en aide à celle des anomalies psychiques en même temps qu'elle concourt à en préciser la nature et l'origine. Mais les anomalies qu'on observe dans ce cas sont en général légères et demandent à être recherchées avec soin (vices de développement du pavillon de l'oreille, asymétrie faciale et crânienne, voûte palatine ogivale). D'ailleurs ces malformations constituent non une preuve, mais une simple présomption de dégénérescence mentale. On les rencontre chez des individus qui ne présentent aucune tare psychique appréciable. Une statistique comparée faite sur les malades de l'hôpital Saint-Antoine et sur ceux du service de la clinique à l'asile Sainte-Anne, nous a montré qu'elles étaient seulement environ deux fois plus nombreuses à l'asile qu'à l'hôpital. Le développement de la face et du crâne ou celui d'autres organes peut donc être défectueux sans qu'il en soit fatalement de même de celui du cerveau. Les malformations physiques, particulièrement celles des organes génitaux, de la voûte palatine, du crâne, de la face et des oreilles, n'en constituent pas moins, lorsqu'elles existent, une présomption sérieuse de dysgénésie cérébrale concomitante.

A côté des malformations physiques se rangent les troubles fonctionnels (*stigmates fonctionnels*), très nombreux chez les dégénérés. Certains de ces malades sont gauchers, ambidextres. D'autres présentent de la surdi-mutité, du bégaiement, de la blésité. Les troubles de l'élocution si fréquents chez les dégé-

nérés se rattachent aux troubles de la motilité. La sensibilité présente souvent des anomalies plus ou moins graves: hyperesthésies ou au contraire anesthésies. On note également une « acuité extrême de la sensibilité organique » (Morselli). Enfin on constate dans certains cas des anomalies d'évolution comprenant, outre le nanisme déjà mentionné, le gigantisme, l'accroissement anormalement rapide, la sénilité anticipée.

II. — ÉTAT MENTAL DES DÉGÉNÉRÉS

Les dysgénésies cérébrales, qui coïncident fréquemment avec une ou plusieurs des malformations physiques précédemment énumérées, se traduisent par un état mental particulier dont la physionomie varie d'un individu à un autre et qui constitue une manière d'être anormale et *permanente*. Les sujets affectés de cette tare psychique sont plus aptes que d'autres à délirer, et leur délire, passager ou durable, présente des caractères assez spéciaux: il constitue un accident possible mais non fatal de la dégénérescence. Nous étudierons séparément l'état mental permanent et habituel des dégénérés, et le délire, qui, lui, est accidentel et contingent.

Nous classerons sous les trois chefs suivants les anomalies psychiques par lesquelles se traduisent les dysgénésies cérébrales: anomalies de *l'intelligence*, anomalies du *caractère* et de la *conduite*, anomalies de *l'émotivité* et de la *volonté*.

A. **Anomalies de l'intelligence.** — L'intelligence chez les dégénérés peut être nulle, faible ou simplement mal équilibrée. Suivant le degré de développement de cette faculté, on a réparti les individus de cette catégorie en quatre groupes: les idiots, les imbéciles, les débiles, les dégénérés supérieurs ou déséquilibrés simples (Magnan).

L'*idiot* occupe le plus bas degré de l'échelle. Chez lui les facultés intellectuelles sont à l'état tout à fait embryonnaires. L'arrêt du développement cérébral chez les infirmes de cet ordre tient à l'existence de lésions cérébrales relativement grossières, constatables aussi bien macroscopiquement que microscopiquement: l'étude de l'idiotie et des lésions qui lui servent de substratum a été faite en un autre endroit de cet ouvrage.

L'*imbécile* est en général considéré comme un idiot « élevé en dignité ». Il serait au second degré dans la hiérarchie des dégénérés. Cette manière de voir n'est peut-être pas absolument fondée; entre l'imbécillité et l'idiotie il semble y avoir plus qu'une différence de degré, une différence de nature. L'idiotie et l'imbécillité seraient deux dégénérescences absolument distinctes: l'une organique, l'autre fonctionnelle; l'une pathologique, l'autre évolutive. Chez l'idiot on rencontre toujours des lésions et le plus souvent, nous l'avons dit, de grosses lésions; chez l'imbécile ces lésions sont exceptionnelles: s'il en existe, elles sont très légères, souvent elles sont récentes. « L'imbécillité nous apparaît donc comme une affection mentale due probablement à un trouble fonctionnel, mais non à une lésion organique des centres nerveux. Elle constitue le degré le plus inférieur de la débilité mentale, dont elle se rapproche absolument au point de vue psychologique. Elle rentre dans le cadre des psychopathies dégénératives, où elle forme un type à part. L'idiotie au contraire n'est pas une entité morbide; ce n'est qu'un symptôme d'une affection organique des centres nerveux

survenue dans l'enfance, et n'empruntant ses caractères spéciaux qu'à cette circonstance étiologique⁽¹⁾ » (Sollier).

Quelle que soit l'opinion qu'on se fasse sur cette question doctrinale encore controversée, l'imbécile présente à leur degré le plus accusé les anomalies physiques et psychiques qu'on retrouve plus ou moins atténuées chez le débile et le déséquilibré simple. Au point de vue physique, on ne trouve pas chez lui d'ordinaire les vices de développement quelquefois monstrueux qu'on rencontre communément chez l'idiot (division de la voûte palatine et du voile du palais, développement incomplet des organes des sens, surdi-mutité, hémiplegies, contractures, etc.). Mais s'ils se rapprochent moins de la monstruosité, les stigmates physiques sont pourtant fréquents et nombreux : petitesse du crâne, asymétrie de la face, prognathisme, blésité et autres vices de prononciation, implantation vicieuse et malformation des oreilles, développement incomplet ou exagéré des organes génitaux, etc.

Quant à l'intelligence, elle est rudimentaire, mais non absente. L'attention est des plus instables ; les perceptions sensorielles ont lieu, mais les sensations sont souvent mal interprétées ; la mémoire est lente et manque de sûreté, cependant quelques imbéciles ont une mémoire partielle remarquablement développée, celle par exemple des mots, des chiffres, des dates. La logique est des plus faibles et le raisonnement presque toujours faux. L'instruction dont ces infirmes sont susceptibles est très limitée : on peut leur apprendre à lire et à écrire, les initier à certains travaux manuels, leur enseigner un peu de musique, mais dans ces diverses voies ils ne s'élèvent jamais bien haut. Ils sont le plus souvent inaptes au calcul : s'ils arrivent à compter assez correctement jusqu'à un nombre plus ou moins élevé, ils sont incapables de combiner les nombres et hésitent devant une soustraction ou une addition fort simples. Tout leur savoir se borne aux notions concrètes, ils ne peuvent s'élever jusqu'à l'abstraction et la généralisation. Ils agissent machinalement ; l'initiative raisonnée leur fait défaut ; quand ils se risquent à en avoir, ils font preuve d'une activité brouillonne, avec eux on ne peut compter sur une conduite suivie et régulière. Quelquefois bavards, ils émaillent leur conversation de saillies et de mots d'esprit qui pourraient au premier abord faire illusion ; mais la forme du discours ne sert qu'à mieux faire ressortir le vide du fond, les lacunes profondes de l'intelligence, le défaut presque absolu de jugement.

Chez eux les instincts et le sens moral sont au niveau des facultés intellectuelles. Disons-en quelques mots ici pour n'avoir plus à y revenir par la suite, car les détails que nous donnons plus loin sur les troubles du caractère et de la conduite chez les dégénérés s'appliquent particulièrement aux débilés et aux déséquilibrés. Les instincts de l'imbécile sont ordinairement mauvais et vicieux. Égoïste par excellence, il est insensible à la douleur morale et souvent au contraire ressent vivement la douleur physique ; il a le sentiment exagéré du danger. Il n'est ni généreux ni compatissant. Vaniteux et souvent plein de prétention, il est menteur, gourmand, poltron, paresseux. Il se livre communément aux excès alcooliques ou génésiques ; il est coutumier de la pédérastie et de l'onanisme. Pour satisfaire ses passions brutales il ne recule pas devant

(1) P. SOLLIER. L'idiotie et l'imbécillité au point de vue nosographique. *Arch. de neurol.*, janvier 1894, n° 83, et *Psychologie de l'idiot et de l'imbécile*. Thèse de Paris, 1891. — Consulter pour tout ce qui se rapporte aux arrêts de développement : BOURNEVILLE. *Recherches clin. et thérap. sur l'épilepsie, l'hystérie et l'idiotie*, vol. I à XXIV. Paris, 1904.

les actes de violence ; c'est un être *anti-social* par opposition à l'idiot, qui serait plutôt un *extra-social* (Sollier).

Chez le *débile* on retrouve les mêmes vices intellectuels que chez l'imbécile, mais moins accusés et variables d'ailleurs quant au degré, suivant qu'on envisage les débilés les plus rapprochés des imbéciles ou ceux qui, plus élevés dans l'échelle, confinent aux simples déséquilibrés. Là encore ce qui frappe c'est la difficulté que ces infirmes éprouvent à s'assimiler les notions qu'on leur fournit ; ils suivent péniblement les classes des enfants de leur âge ; ils se font remarquer principalement par la faiblesse de leur mémoire, ou ils n'ont à leur service qu'une mémoire partielle, celle-là quelquefois brillante, mémoire des dates, des chiffres, des termes géographiques. Le jugement est particulièrement faible ; ils se font l'écho machinal des idées, des opinions qu'ils entendent émettre, mais sont incapables d'une appréciation personnelle raisonnée. Ils sont d'ordinaire très crédules et sont les adeptes-nés des croyances superstitieuses et mystiques. Ils sont inaptes à généraliser, mais arrivent souvent à posséder un assez grand nombre de notions de détail ; ce sont quelquefois des manœuvres assez habiles à la condition de les laisser confinés dans des travaux de routine et de ne pas exiger d'eux de la spontanéité. On en voit qui dessinent assez bien, qui se font remarquer comme calligraphes ; d'autres sont assez bons calculateurs, mais ne possèdent que cette seule aptitude. Il en est qui ont un goût musical très développé et retiennent facilement les airs, qui se passionnent pour la poésie ; mais ces aptitudes partielles sont elles-mêmes médiocres. A la différence des imbéciles, les débilés peuvent dans la société tenir une petite place, exercer certaines professions qui demandent plus de régularité que d'initiative : ils ne s'élèvent jamais bien haut ; leurs actes, leur conversation quelquefois prolixes et prétentieuses, accusent aisément la faiblesse de leurs facultés. Ils n'apprécient pas toujours avec une exactitude suffisante la portée de leurs actions et de leur conduite, et sont souvent incapables de discerner nettement ce qui est bien et ce qui est mal : dans ce cas on ne peut les tenir pour complètement responsables.

Les *déséquilibrés* (dégénérés supérieurs) sont tout autres. Ce qui frappe chez ces derniers, c'est moins le développement insuffisant que le développement inégal des facultés. Dans son ensemble l'intelligence est suffisante, on peut même relever des aptitudes remarquables, aux arts par exemple, à la littérature, à la poésie, plus exceptionnellement aux sciences. Les individus de ce groupe ne font pas seulement figure dans la société, ils y font quelquefois bonne figure : on en trouve beaucoup parmi ceux qu'on tient pour des gens de talent, et même parmi ceux qu'on qualifie hommes de génie. Mais on est surpris de constater qu'à côté de facultés éminentes, il y en a qui sont restées embryonnaires : l'intelligence présente des lacunes et des trous. Ce sera, par exemple, chez un musicien ou un poète, l'inaptitude absolue aux mathématiques ou au calcul ; ou bien le développement remarquable de la mémoire, de la facilité d'élocution, contrastera avec le manque absolu de jugement. D'autres fois les facultés intellectuelles seront, dans leur ensemble, pondérées et même brillantes, mais on constatera un manque plus ou moins complet de sens moral, une dépravation des instincts, sur lesquels nous allons avoir à revenir dans un instant.

B. Anomalies du sens moral et du caractère. — Chez les dégénérés, les facultés intellectuelles ne sont ni les seules ni souvent les plus touchées. Les

sentiments et les *tendances* sont fréquemment pervertis et parfois à un haut degré; de là des anomalies de *caractère*, des perversions d'*instinct*, des écarts de *conduite* qui font des dégénérés des êtres bizarres, incorrects ou nuisibles, incapables de s'adapter au milieu familial ou social.

Les observateurs ont été depuis longtemps frappés de ces anomalies qu'on a soigneusement étudiées sous les aspects spéciaux qu'elles présentent dans les divers cas. Les malades qui en sont affectés ont été considérés suivant les tendances du jour ou des auteurs comme faisant partie de la *zone mitoyenne*, intermédiaire à la santé et à la folie (Maudsley), comme étant aux *frontières de la folie* (Ball). Sous le terme générique de *folie lucide*, Trélat en a décrit plusieurs types : les jaloux, les orgueilleux, les mystiques, les méchants. La *manie raisonnante*, la *folie morale* (Prichard) ne constituent pas des entités nosologiques, mais des groupes cliniques dont relèvent certains dégénérés à perversions morales et instinctives. Les *processifs* de Krafft-Ebing, les *persécutés persécuteurs* de J. Falret ne sont pas à proprement parler des délirants, mais des dégénérés à tendances perverties.

En fait, les diverses expressions que nous venons de rappeler, qu'on retrouve à chaque instant dans les descriptions, et qui sont de nature par leur multiplicité à jeter la confusion dans l'esprit, ne servent qu'à désigner les variables aspects d'une seule et même chose : les perversions morales des dégénérés.

Quelques-unes (*manie raisonnante*, *folie morale*, *persécutés persécuteurs*) méritent d'être conservées parce qu'elles se rapportent à des types assez spéciaux de ces perversions, mais elles ne peuvent l'être que comme sous-titres, destinés à subdiviser l'important chapitre où l'on étudie l'altération des sentiments et des tendances dégénératives.

a. ANOMALIES DU CARACTÈRE PROPREMENT DITES (*déséquilibrés*, — *originaux*, — *excentriques*). — « L'expérience journalière, dit très justement Maudsley⁽¹⁾, nous assure que beaucoup de personnes, sans être folles, présentent des particularités de pensées, de sentiments ou de caractère qui les rendent fort différentes du commun et font d'elles un objet de remarque. Il se peut que ces personnes deviennent ou ne deviennent jamais folles, mais elles descendent de familles où existe soit la folie, soit quelque autre affection nerveuse; elles ont en fait un tempérament nerveux particulier. »

Ce « tempérament nerveux » spécial, qui indique une organisation défectueuse du système nerveux, se traduit quelquefois par une simple *déséquilibration morale*, qui fait pendant à la déséquilibration intellectuelle dont nous avons parlé précédemment, et avec laquelle elle coïncide souvent. Doués d'une sensibilité morale en général excessive, les individus qui la présentent offrent une grande mobilité de sentiments; ils sont instables dans leurs affections, irrésolus et changeants dans leurs déterminations. Ils passent aisément et souvent d'une façon brusque, au gré des circonstances et des impressions du moment, de l'activité à l'apathie, de l'excitation à la torpeur. Prompts à l'enthousiasme, ils sont aussi enclins au découragement : faciles à se laisser séduire par la perspective d'une idée ou d'un projet nouveaux, ils manquent de suite dans la conduite et les actes. Aussi réussissent-ils difficilement dans les carrières qui demandent de la persévérance et de la ténacité. Incapables de fixer longtemps leur attention sur un même objet, ils sont sans cesse en quête d'impressions nouvelles; ils se

(1) MAUDSLEY. *Crime et folie*, p. 40. Paris, Germer Baillière, 1874.

plaisent aux changements de situation et sont enclins aux voyages, moins pour l'intérêt que ceux-ci présentent que par un besoin vague d'errer à l'aventure. Nous avons observé à Sainte-Anne un de ces déséquilibrés, qui en deux ans a visité successivement la plus grande partie de l'Europe, l'Algérie, la Tunisie, le Maroc, l'Égypte, le Sénégal, la Judée, la Syrie, le Brésil, l'Uruguay, la république Argentine, la Patagonie, New-York, Philadelphie, l'Ohio, les Açores, Madère. Il a fait tous ces voyages sans y prendre grand intérêt, quittant chaque pays aussitôt après l'avoir touché, revenant sur ses pas ou poursuivant sa course vagabonde sans autre plaisir que celui de changer de lieu.

Les affections, plus superficielles que profondes, n'ont pas plus de solidité chez ces êtres mal organisés que les tendances et les goûts. Ils s'éprennent d'amitié pour des camarades de rencontre, qu'ils oublient vite peu de temps après; et ces relations d'occasion leur font souvent négliger ou oublier les affections sérieuses de la famille.

Chez d'autres, à la déséquilibration s'ajoutent des bizarreries d'attitude, d'aspect, de conduite ou de goûts, qui les font justement passer pour des *originaux* et des *excentriques*. Ils ont une manière à eux de se vêtir, de porter les cheveux ou la barbe. Il n'est pas exceptionnel de rencontrer dans les rues de Paris de ces personnages à physionomie énigmatique, à allures de prophètes, dont l'accoutrement bizarre, la chevelure en général d'une longueur démesurée, attirent l'attention du passant. On peut dire de ces gens-là que l'asile les guette, et il n'est pas rare de les y voir passer à l'occasion d'un paroxysme d'excitation. Mais, dans d'autres cas, les bizarreries pour être moins criantes n'en sont pas moins significatives. Ce sont des façons d'être anormales que remarquent seulement les personnes de l'intimité. Nous avons eu pour camarade d'études un garçon à intelligence vive qui n'avait jamais pu se résoudre à se déshabiller comme tout le monde : il enlevait d'abord ses souliers, puis son pantalon, puis son habit, en dernier lieu son chapeau à haute forme; il est mort d'accidents cérébraux. Multiplier les exemples serait ici sans utilité; certains collectionneurs qui occupent leur activité à rassembler des objets bizarres, certains individus qui s'éprennent d'une affection excessive pour des animaux de leur choix, tous ceux en somme que signalent à l'attention de l'entourage ces mille « manies » qui dénotent une anomalie marquée des tendances et des goûts, appartiennent d'ordinaire au groupe que nous étudions.

Si l'on regarde au-dessous de ces « manies » pour analyser plus complètement le caractère, on découvre souvent le développement exagéré de certains sentiments et l'atténuation ou la disparition de certains autres. Le dégénéré est d'ordinaire, dans toute l'acception du mot, un « égotiste »; le développement excessif de la sensibilité morale, qui est fréquent chez lui, explique cette hypertrophie du *moi*. Fréquemment il a une tendance instinctive à tout rapporter à sa personnalité : aussi est-il *vaniteux*, plein de lui-même, désireux de se mettre en scène. Ce sentiment n'est pas inconciliable avec un degré souvent très marqué de *timidité*. Ne trouvant pas dans les relations sociales toutes les satisfactions d'amour-propre qu'il convoite, il devient avec grande facilité et de bonne heure *ombrageux*, méfiant, misanthrope. Il se tient à l'écart et manifeste à l'égard de ceux qui l'entourent des sentiments de continuelle défiance. D'autres fois il se fait remarquer surtout par sa tendance à la tristesse ou à l'hypochondrie.

b. MANIE RAISONNANTE ET FOLIE MORALE. — Les déficiences du caractère que

nous venons de passer brièvement en revue donnent naissance, si elles s'accroissent, aux états qu'on a désignés du nom de *manie raisonnante* et de *folie morale*. Ces expressions sont défectueuses en ce sens qu'elles donnent à penser qu'il s'agit là de folie véritable. Il n'en est rien pourtant : les malades qui rentrent dans ce groupe ne sont pas, à proprement parler, des délirants ; ce sont des anormaux par leur façon de penser, d'agir, de sentir. La manie raisonnante et la folie morale se touchent de très près ; elles constituent en somme un seul et même état. Seulement, dans la manie raisonnante, ce qui domine c'est l'excitation habituelle, c'est l'exaltation de certains sentiments, c'est le besoin d'activité, la tendance à se mettre toujours en scène, tandis que, dans la folie morale, il y a surtout une perversion des sentiments et des instincts en vertu de laquelle les individus se laissent entraîner à des actes répréhensibles et blâmables. Le maniaque raisonnant est gênant, ennuyeux, obsédant pour son entourage, le fou moral est un nuisible, un *amoral*. Aussi y a-t-il lieu d'esquisser séparément la description des deux états.

Manie raisonnante. — Les caractères, les limites et la nature de la manie raisonnante ont donné lieu à de nombreuses discussions et à des opinions diverses et contradictoires. Cette affection ne constitue pas une espèce nosologique spéciale, comme Campagne⁽¹⁾ avait semblé le penser à tort, c'est un syndrome qui peut être, avec des caractères sensiblement les mêmes, l'expression clinique de diverses maladies mentales, la folie périodique, la paralysie générale à son début, la dégénérescence mentale. Nous avons en vue ici exclusivement la dernière variété. « Il est quelques individus, dit J. Falret⁽²⁾, prédisposés à la folie dès leur naissance, dont la maladie a pris sa source chez les ascendants, et qui, dès les premiers âges de leur existence, manifestent dans leurs sentiments et leurs penchants des particularités tellement notables, des bizarreries tellement prononcées, qu'ils se distinguent déjà de tous les autres enfants du même âge, et sont marqués dès leur enfance du stigmate indélébile de la folie. Le médecin spécialiste reconnaît de très bonne heure chez ces enfants les signes de la prédisposition à cette maladie. Ces signes vont s'exagérant de plus en plus à mesure qu'ils avancent dans la vie, surtout à l'époque de la puberté et quelquefois plus tard ; l'incubation de la folie se produit ainsi chez eux peu à peu, et se confond pour ainsi dire, par nuances insensibles, avec l'état de prédisposition qui constitue comme le caractère normal de ces individus depuis leur naissance. » La manie raisonnante, le jour où elle se montre dans tout son développement, se traduit par une suractivité des fonctions intellectuelles avec un besoin impérieux d'action et de mouvement qui portent le malade aux actes bizarres, désordonnés et quelquefois nuisibles. Le langage reste correct dans son ensemble, l'esprit n'a rien perdu de sa logique ; les arguments plausibles ne font pas défaut au malade pour défendre ses actes et légitimer sa conduite. Aussi, à un examen superficiel pourrait-on le tenir pour un individu normal. Mais une observation attentive permet vite de découvrir la profonde déséquilibration de l'esprit. La conversation est exubérante et prolixe ; l'esprit a peine à se fixer, il conçoit mille projets : les uns qui n'ont rien d'extravagant au premier abord, les autres singuliers, absurdes ou burlesques. Le maniaque raisonnant se plaît à exposer ses desseins et ses vues : qu'il parle ou

(1) CAMPAGNE. *Traité de la manie raisonnante*. Paris, 1869.

(2) J. FALRET. *Folie raisonnante*. Discours prononcé à la Société médico-psychologique le 8 janvier 1886.

qu'il écrive, sa phraséologie laisse percer les sentiments égoïstes, vaniteux ou ambitieux qui le dominent ; convaincu de son infaillibilité, le malade n'admet ni contradiction, ni opposition ; il est prompt à s'insurger contre ceux qui le contrecarrent dans son activité exubérante. Il rédige volontiers des brochures, fait des vers, prononce des discours, se prodigue en démarches ou en visites, se livre à des acquisitions déraisonnables dans lesquelles il compromet sa fortune et l'avenir de sa famille. Si celle-ci intervient pour protéger le maniaque, par des mesures conservatoires ou par l'internement, contre les dangers de son activité débordante, alors viennent les protestations, les appels à la justice et aux pouvoirs publics. Inconscient de son état, le maniaque raisonnant n'admet pas qu'on puisse le tenir pour malade : il a des arguments spéciaux pour expliquer ses actes les plus regrettables et ses prétentions les plus ridicules.

Folie morale (moral insanity, Prichard). — Chez certains dégénérés les perversions morales acquièrent parfois un degré tel qu'elles dominent et dissimulent dans une certaine mesure les autres imperfections de l'organisation. Les déficiences de l'intelligence, qui ne sont pas toujours absentes, n'occupent alors que le second plan. L'individu apparaît dans tout le cours de son existence comme un être immoral, incapable de s'adapter aux exigences de la vie sociale. Il ne s'agit plus simplement ici de ces quelques tendances perverses qui font partie intégrante du caractère de beaucoup de dégénérés et dont nous avons précédemment parlé : les instincts sont foncièrement vicieux, les actes déraisonnables et nuisibles ; la vie, depuis l'enfance jusqu'à l'âge avancé, est un tissu d'actions incorrectes, absurdes, souvent délictueuses, quelquefois criminelles : les fous moraux sont toujours des fléaux de famille quand ils ne sont pas un danger social ; ils confinent au criminel vulgaire : Lombroso⁽¹⁾ a même soutenu, non sans apparence de raison, qu'il n'y a pas de différence fondamentale entre le criminel-né et le fou moral. Nous ne voulons pas discuter ici la légitimité de cette identification. Traiter dans son ensemble la question de la criminalité nous entraînerait hors des limites qui nous sont imposées. Il nous suffira de dire que le fou moral, tel que nous avons à le décrire, relève sans contestation possible de la pathologie. C'est un dégénéré dans l'acception précise que nous avons assignée à ce mot : en effet, il a du dégénéré les malformations physiques (crâniennes ou autres), les tares intellectuelles marquées ou légères, il en a l'hérédité, qui chez lui est presque toujours très chargée ; comme les dégénérés d'autre forme, enfin, il présente de la tendance aux accès de délire, en général passagers, et c'est d'ordinaire à l'occasion de ces accès qu'il fait son apparition dans les asiles.

L'absence ou la perversion des sentiments moraux qui constituent la *moral insanity* peuvent se rencontrer à titre épisodique, accidentel ou secondaire, au cours ou à la suite de certaines maladies mentales qui n'ont pas de rapport direct ou obligé avec la dégénérescence, dans la folie intermittente par exemple, chez les alcooliques ou les paralytiques généraux. Mais il ne s'agit pas là, à proprement parler, de la folie morale. Étendre la signification de ce mot à l'exemple de quelques auteurs, Schüle par exemple, ce serait lui enlever sa précision, sans aucun profit pour la description.

Les sentiments moraux sont chez l'homme le produit de deux facteurs, l'hérédité et l'éducation. En naissant, nous avons en germe les tendances qui,

(1) LOMBROSO. *L'Homme criminel*, p. 542. Paris, F. Alcan, 1887.